

Où lo tua d'un coup de fusil au milieu de l'incendio. Je n'en étais pas moins ruiné ; je n'en avais pas moins perdu mon excellente mère.

Sous le poids de tant d'afflictions et de tant de misères, je résolu de renoncer à ma profession, à mon commerce d'oiselier, moi souvenant un peu tard des conseils de mon père. Pendant plus de deux ans je cherchai à trafiquer avec les ivoires, les plumes et les pellotories ; mais n'étant pas versé dans ces sortes de négocios, je n'obtins que des bénéfices médiocres, et je n'entrevis pas l'espoir d'en réaliser de bien grands dans l'avenir. Puis cette vie, moins active que la première, ne me plaisait pas, tandis que la première me revenait toujours à l'esprit par le fait impérieux de l'habitude et l'entraînement de mes études en histoire naturelle. Les dangers mêmes qu'elle offre, et dont j'ai parlé plus haut, me la faisaient beaucoup regretter. Enfin, après bien des hésitations, je me déterminai à la reprendre. J'étais encore jeune ; il me restait quelques milliers de piastres placés en rentes chez M. Silvao, banquier à Goa ; je pouvais remonter ma maison ; mais il fallait pour cela entreprendre deux ou trois voyages aux îles de l'Océanie, où se trouvent les grands chasseurs des bêtes sauvages et des oiseaux de proie, et où je comptais aussi moi-même chasser avec eux à travers les bois et les marécages. C'était une résolution dure, aventureuse : je n'avais pas d'autre moyen de reconstituer mon établissement de Macao. Je m'arrêtai donc, je le répète, à ce parti. Je pris bientôt congé de mes parents, de mes nombreux amis, et je fis les derniers préparatifs du départ. Je ne crois pas devoir omettre de dire que j'avais nolisé une jonque chinoise pour mon propre compte, et que je l'avais à ma disposition pendant une année entière. Ma première destination était la Nouvelle Hollande, cette île immense, grande comme un continent, et où j'étais sûr, d'après les relations des voyageurs de rencontrer les animaux les plus puissants, les plus variés et les moins connus de la création.

A continuer.

LE CRAPAUD

Montréal, 7 Septembre 1875.

AVIS.

Nos agents et correspondants sont informés que notre bureau est transféré Côte St. Lambert, 31.

En conséquence tous envois d'argent et renseignements doivent être adressés au dit bureau.

Grande discussion politique.

Le marchand de fruits de la rue St Joseph rencontre l'aubergiste de la rue Ontario.

LES MARCHANDS. — Bonjour Polycarpe.



— Vingt piastres pour une paire de coqs !
— Dame vous me les avez promis si l'un d'eux gagnait une bataille ; celui-ci a gagné.
— Oui, mais il était malade, et je l'ai soigné.
— Enfin a-t-il gagné ?
— Soit tu les auras, les vingt piastres, s'il gagne une nouvelle bataille sur le coq rouge d'Archambault.

L'AUBERGISTE. — Bonjour Picottin.
PICOTTIN. — Comment ça va les élections, dans le faubourg Québec ?
POLYCARPE. — Ah ! ça va magnifique, splendiosement ! comme dit Joe Duhamel..... F. X. va faire une queue à Coursol qui sera pas d'eux sous va !

PICOTTIN. — Qui pas d'eux sons, Coursol ?

POLYCARPE. — Non la queue.

PICOTTIN. — Ouais ! tu l'connais pas Coursol ; ça c'est p'tit bonhomme qui s'torche !

POLYCARPE. — Coursol, un p'tit bonhomme qui s'torche ! pouh ! galetto ! F. X. va y sonner l'..... dos, a ton p'tit bonhomme.

PICOTTIN. — Archambeault, qui pronne garde, M. Coursol a les deux coqs de Gariépie de son côté.

POLYCARPE. — Ouais ! les coqs de Gariépie, ils ont la gourme.

PICOTTIN. — Oui, mais Coursol les a fait soigner, ça y'a couté cinq piasses, mais aussi ça s'tappo va.

POLYCARPE. — Ah ! va donc vendre tes pêches pourries toi, et dis donc à ton Coursol qui te fasse soigner ta picotte ça te donnera peut être un peu d'esprit.

CORRESPONDANCE.

LETTRE D'AMOUR D'UN MARIN.
Mademoiselle,

Les écubiers de mes yeux, ayant contemplé à loisir les gobarits de votre aimable personne, m'obligent en ce jour à prendre le porte-voix de ma boucho, pour publier partout que jamais fanal de poupe du vaisseau n'a été si brillant que vous êtes, et que jamais verre d'habitaclie n'a pu contrefaire le té-

lescope de vos yeux ; l'interprète de mes regards a tellement brisé les drosses de mes soumissions, quojo me trouverais le plus heureux des hommes, si je pouvais verser le bidou de ma fidélité dans le corbillon de votre tendresse, et de garnir le tournaire de ma constance contre le cabestan de votre beauté. Que le goudron, que vous voyez sur moi, ne vous fasse point de peine ; je mentionnrai très-heureux, si les drisses de ma soumission pouvaient porter quelque étau dans les hunes de votre bonne grâce ; mais je n'ose me fier sur les enflétrures de mon peu de mérite.

Mademoiselle, nous allons mettre nos voiles au vent, et débrouiller nos manœuvres, pour louoyer le long de la côte de vos charmes.

Je suis, en espérant, depuis l'étai jusqu'à l'ébanot,

Votre affectionné

JEAN PERDRIX.

Nous recevons la communication suivant :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Ayant envoyé la lettre suivante au journal le "Canard" en réponse à une lettre publiée dans ses colonnes et sous mes initiales, je m'en suis vu refuser l'insertion et j'en connais la cause. Néanmoins, comme je tiens beaucoup à ce que cette lettre soit publiée, je m'adresse en toute confiance à vous, sachant bien que vous êtes trop galant pour me refuser ce service.

Voici la lettre :

Monsieur le Rédauteur,

En parcourant les colonnes du dernier numéro de votre journal, je vois

qu'on vous a communiqué une lettre signée "Delle A. D. P...."
Rue Richmond.

Comme j'ai écrit à un certain monsieur L. P. Lap..... pour le prier de me renvoyer un mouchoir dont il s'était emparé contre mon gré. Ce monsieur a jugé à propos dans son dépôt de travestir ma lettre tel qu'elle lui est parvenue je n'aurais eu rien à dire ; mais ce monsieur L. P. Lap..... me fait dire toutes les infamies et les sottises que son cerveau malade a pu imaginer ; il va même jusqu'à me faire dire, ce qui est complètement faux, que j'irais l'attendre contre la traine du rail road.

Il faut véritablement être détraqué pour avoir de pareilles idées. Je vous dis donc monsieur le Rédacteur, que cette lettre qui vous a été communiquée n'est pas du tout celle qui est parvenue au dit monsieur L. P. Lap., et que cet aimable monsieur ne s'est porté à cette étourderie que dans le but de se venger de mon dédain pour lui.

Agreez etc.



Tape fort Gugusse, a pas peur de désoncer la grosse caisse. Plus on fait de bruit, plus on attire l'attention. Voilà du monde..... attention !

Messieurs je vous remercie de l'accueil bienveillant que vous m'avez témoigné la semaine dernière ; aussi, mes efforts tendront à vous satisfaire en variant autant que possible les séances auxquelles j'ai eu l'honneur de vous convier.

J'ève le rideau Gugusse.

MONTREAL-OUEST.

No. 7.—Voyez venir ce quasi vieillard, c'est le candidat conservateur de Montréal-Ouest. Habilé financier et protectionniste. Agent d'assurance contre l'incendie et sur la vie. Promet d'assurer gratuitement ceux qui voteront pour lui. Tant qu'aux libéraux il n'en fait pas de cas Gault [Cagot].

No. 8.—Voici son compétiteur M. W. Darling, marchand et importateur de ferronnerie. Libéral et protectionniste. Que dire de lui ?

Comme son adversaire, son passé politique est complètement inconnu. Deux réputations à faire.

HOCHELAGA.

No. 9.—M. A. Dogardin, Chovalier de l'Ordre de St. Grégoire, rédacteur du